

PROPAGULES

Le moment parlé de l'exposition "- Mais le monde est une mangrovité"

Sarah Matia Pasqualetti sur une proposition de Chris Cyrille

avec :

Minia Biabiany, Julia Gault, Kokou Ferdinand Makouvia,
Ludovic Nino et Kelly Sinnapah Mary

exposition
du 16 au 21 février 2021

ouverture
mardi 16 février
10h-17h

galerie Sator
MARAIS

8 passage des Gravilliers
75003 Paris

HORAIRES

mardi - dimanche
10h - 17h

et sur RDV

contacts

Charlène Fustier
+33 (0)6 62 46 27 10
charlene@galeriesator.com

Lise Traino
+33 (0)6 89 46 02 84
lise@galeriesator.com

www.galeriesator.com

L'exposition « — Mais le monde est une mangrovité », comme tout projet qui implique plusieurs agent-e-s et plusieurs territoires, n'a pas de temporalité fixe et définitive. Pour fixer sa durée, nous pouvons essayer de la ramener aux ordinaires coordonnées temporelles de l'avant, du pendant et de l'après. Ainsi, l'exposition se divise en trois moments : le moment parlé (celui de l'avant), le moment conté (celui du pendant) et le moment retardé ou différé (celui de l'après).

Le moment conté prend forme à la galerie Jeune Création de Romainville, du 10 janvier au 26 février 2021. Le moment retardé se déroulera de façon fragmentaire, avec les critiques et les publications postérieures ou actuelles de l'exposition. Le moment parlé, lui seul, reste alors dans l'ombre, caché, virtuel, invisible...

L'exposition « Propagules » montre ce moment antérieur, en rendant sensible ses forces généalogiques.

Elle se compose de ces propagules qui préparent la mangrove : les idées, les intuitions, les projets, les références, les inspirations qui ont fait naître l'exposition « — Mais le monde est une mangrovité ». Mais aussi, à la fois, elle-même est une propagule de l'« exposition-mère », celle qui diffuse autour d'elle. La logique de l'avant et de l'après, de la filiation génétique, du principe de cause-effet, est brisée. Les valeurs absolues des notions d'indépendance et d'identité sont remises en question. Notre tentative initiale de / coupure du texte — et moi qui parle : les fatigues du continent ne nous intéressent plus, le pays, anciennement noyé, surgit devant nous — reprise du texte / fixer le temps en passé-présent-futur est donc vouée à l'échec. Ainsi, la logique de l'échec se substitue à celle de la programmation.

Ce moment parlé répond à une dynamique dispersive, de propagation. Autour de quelque centre mangrovite, un fourmillement d'éléments en perpétuel disloquement. Une façon de brouiller mangrographiquement les limites entre ce qui est officiel et ce qui est « dérivé », entre ce qui est centralisé (le Marais) et les périphéries (Romainville ou les Antilles) ; cet « ailleurs » auquel on tente de se reprocher, sans assimilation.

« Propagules » engage une réflexion sur le temps. Un temps qui n'est ni personnel, ni chronologique, un temps collectif, non linéaire. Un temps qui se fait dans la transmission et la communication orale. L'oralité et la réception auditive ouvrent le domaine du conte, qui se relate avec les œuvres à travers un mot-intuition : mangrovité.

L'exposition naît d'un mot-intuition (mangrovité) qui propage autour de lui un conte et des œuvres. Cinq artistes internationaux exposent une œuvre en résonance avec un mythe inventé par le conteur, celui du Crabe et de l'Aparahiwa. D'un côté, le conteur imagine à partir des œuvres et, de l'autre, les artistes inventent à partir du conte. L'histoire est pour nous propagule partagée, roche collective et non propriété individuelle (elle se partage avec la galerie Sator). Et les contes que nous racontons cherchent à se dégager de l'assimilation la plus étouffante, celle qui colonise nos futurs...

Sarah Matia Pasqualetti

